



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

## **Universitätsbibliothek Paderborn**

**Lucien**

Divisé En Deux Parties

**Lucianus <Samosatensis>**

**Amsterdam, 1597 [erschienen] 1697**

Jupiter le Tragique

**urn:nbn:de:hbz:466:1-45093**

JUPITER. Parce qu'ils l'ont mérité.

LE CYNIQUE. Mais on ne mérite ni peine ni récompense, quand tout ce qu'on fait, on le fait par l'ordre d'autrui; de sorte que si nous suivions celui des Parques, ce sont-elles, & non pas nous, qu'il faut récompenser ou punir.

JUPITER. Tu es un impudent Sofiste, qui ne mérites point de réponse.

LE CYNIQUE. Tu as raison; car tu aurois de la peine à m'en faire. Je voudrois bien sçavoir où est la demeure des Parques, & comment trois pôvres vieilles se peuvent mêler de tant de choses. Je les trouve bien misérables, & ne voudrois pas changer mon destin au leur. Mais je ne te veus pas importuner davantage; car je ne suis pas peut-estre destiné à estre plus sçavant.

## JUPITER LE TRAGIQUE.

### DIALOGUE DES DIEUX,

Où quelques autres parlent.

*Il choque icy tout ouvertement la Providence; mais le plus fort argument qu'il ait, est tiré des desordres qu'on voit arriver dans le monde; ce qui en a embarrassé d'autres aussi-bien que luy, & de tres-saints Personnages. Mais sans parler des peines & des récompenses éternelles, on peut dire, que la sagesse de Dieu sçait tirer le bien du mal, & que les afflictions de cette vie servent aux uns d'épreuve ou d'instruction, & aux autres de châtement. Que l'adversité contribue plus que la prospérité à former l'homme spirituel, qui est le chef-d'œuvre des Ouvrages de Dieu, & que la félicité ne consiste pas dans les grandeurs & les richesses, comme s' imagine le peuple ignorant, mais dans la satisfaction de l'esprit.*

Tom. II.

E

reste,

reste, on voit arriver des choses si à point nommé dans la conduite du monde, tant pour la punition des méchans, que pour la justification des gens de bien, qu'on ne peut douter que ce ne soit un effet de la Providence, quoy que ses ressorts nous soient souvent incônus.

MERCURE. **Q**U'as-tu, Jupiter, d'estre ainsi triste & rêveur comme un Philosophe? Il faut qu'il y ait quelque chose d'extraordinaire; ne nous le cele point.

MINERVE. Je t'en prie, pere des Dieux & des hommes; Dy-nous ton mal, nous y trouverons peut-estre quelque remede.

JUPITER. *Il n'y a rien de si funeste & de si tragique, dont la nature des Dieux ne soit capable.*

MERCURE. Grand Dieux! quel commencement?

JUPITER. *O race maudite, que tu me fais de mal! Ah le méchant animal que tes as fait, Prometée!*

MINERVE. Qui a-t-il? Dy-le hardiment; Il n'y a icy que de tes amis.

JUPITER. *Ah! mon foudroyant tonnerre, vain épouvantail de cheneviere.*

MINERVE. Modere ta fureur, & parle un langage plus humain; nous ne sçavons pas assez bien nôtre Euripide pour te respondre.

JUNON. Je sçay bien ce que c'est, sans qu'il le die.

JUPITER. Nullement; Tu en paroîtrois plus touchée.

JUNON. Je suis si acoûtumée à recevoir de tes affronts, qu'ils ne me touchent tantôt plus. Mais je gagerois à te voir ainsi pâle & melancolique, que tu as quelque amour dans la tête; car ce sont les marques de cette passion, aussi-bien que les sanglots & les larmes.

JUPITER. Tu es plaisante, de croire que l'amour me puisse donner tant de peine.

JUNON. Je ne côneois que cela qui t'en puisse donner.

Ju-

JUPITER. Nos affaires, mes amis, sont sur le point de perir ; & comme on dit, les fers en sont au feu.

JUNON. La terre a-t-elle produit quelque nouveau monstre, ou si les Titans ont brisé leurs chaînes, & veulent recommencer la guerre ?

JUPITER. Nullement ; Tout va bien dans les Enfers, & il n'y a rien à craindre de ce côté-là.

JUNON. Pourquoi viens tu donc faire icy le Comedien, & nous reciter des Tragedies d'Euripide ?

JUPITER. Un Philosophe Stoïque & un Epicurien eurent hier une dispute ; touchant la Providence, en presence de plusieurs personnes doctes. L'Epicurien vint jusqu'à nier, qu'il y eût des Dieux ; & quand il y en auroit, qu'ils se mélassent des affaires du monde. L'autre soutint courageusement nôtre party ; mais à cause de la foule, on ne pût rien conclure, & l'on remit la partie au lendemain, qui est aujourd' huy ; Cependant, chacun est en suspens de l'issuë de cette dispute. Tu vois qu'il ne s'agit pas de bagatèles, & que jamais affaire plus importante n'a esté traitée sur la terre, ni dans le Ciel ; car il est question de sçavoir si nous serons encore adorez, ou si nous passerons pour des fables & des fictions Poëtiques.

JUNON. Je ne m'étonne plus de ta réverie, ni des termes tragiques dont tu t'es servy pour exprimer ta douleur ; car la chose le mérite bien.

JUPITER. Cependant, tu croyois que c'estoit quelque amourete ; mais sans perdre le tems en des plaintes inutiles, songeons à trouver quelque prompt expedient.

MERCURE. Je suis d'avis que l'on publie l'Assemblée, puisqu'il s'agit de l'interêt de toute la Communauté ; il ne faut quelquefois qu'un sot pour donner un bon avis.

JUNON. Je suis de même sentiment.

MINERVE. Ce n'est pas le mien. Il ne se resout rien d'ordinaire dans ces grandes Assemblées ; car l'un se plaît à défaire ce qu'a fait l'autre, & ce-

la ne servira qu'à troubler le ciel. Mais comme la chose presse, je serois d'avis que tu donnasses ordre en particulier, & que le Stoïcien remportât la victoire, & que l'afront en demeurât à l'Epicurien.

MERCURE. Il n'est pas aisé de surprendre des gens nourris dans les subtilitez de l'école, ni de faire une supercherie en une dispute publique. D'ailleurs, si Jupiter decide tout seul une affaire de cette importance, on dira que c'est un Tyran, qui fait tout de sa tête, sans prendre avis de personne.

JUPITER. Va donc publier l'Assemblée.

MERCURE. On fait à sçavoir de la part de Jupiter, que le Conseil se tiendra dans une heure; Qu'on ne manque pas de s'y trouver, parce qu'il s'agit d'affaires de consequence, où chacun a intérêt.

JUPITER. Ce style n'est pas assez élevé pour une aventure si tragique. Il faut parler en Poëte, en cette rencontre, & non pas en Sergent.

MERCURE. Mais je n'entens rien en Poësie; & si je m'en veus mêler, je cours fort une de me faire moquer de moy, comme Apollon dans ses Oracles, quoy que pour sauver son honneur il y entremêle toujours quelque obscurité.

JUPITER. Ne te souvient il point de quelque endroit d'Homère à ce propos?

MERCURE. Il ne m'en souvient pas trop bien; mais je tâcheray de m'exprimer à sa façon; Que tous les Dieux, grands & petits, mâles & femelles, jusqu'aux Nymphes & aux Fleuves, ayent à se trouver promptement au Conseil des Dieux, pour des affaires qui concernent toute la Cour celeste!

JUPITER. Bon, les voilà qui arrivent en foule. Que chacun se place selon son merite ou son rang, ceux d'or les premiers, & en suite ceux d'argent, d'ivoire, ou de cuivre; & de pierre même, pourveu qu'ils soient de la main de quelque excellent Sculpteur. Car pour le reste, qui n'est considerable ni par l'art, ni par la matière, qu'il se range en foule vers la porte, pour servir de nombre.

MER-

MERCURE. Mais qui l'emportera de l'un ou de l'autre, lors qu'il y aura contestation ? Preferera-t-on la statuë d'or d'un vil artisan, à celles de Myron & de Fidias, qui ne sont que de cuivre, ou de pierre ?

JUPITER. Il faut que l'or l'emporte, quoy qu'il fût mieux de l'autre façon.

MERCURE. C'est faire justement comme dans les Estats corrompus, où l'on prefere les richesses au merite. Fera-t-il pas beau voir Minerve, Apollon, Venus, & tous les autres Dieux de la Grece, \* passer après ceux des Barbares ? Car les premiers n'ont tout au plus qu'une feüille d'or, ou quelque filet sur l'ivoire, & sont de bois au dedaus, plein de mouches & d'araignées ; au lieu que les autres sont d'or massif.

\* Bendis,  
Attis,  
Mitrés,  
Anubis.

JUPITER. N'importe, je le veus.

NEPTUNE. Quelle extravagance, Mercure, de placer devant moy qui suis frere de Jupiter, ce monstre à vilage de chien ! †

† Anubis.

MERCURE. Il s'en faut prendre à ton frere, qui le veut ainsi ; & non pas à moy, qui ne suis que son valet. Ne vois-tu pas qu'Anubis est d'or, & que tu n'es que de cuivre ? Car lors que Lyfippe te fit, la pòvreté des Corintiens ne leur permetoit pas d'avoir des statuës si precieuses.

VENU S. C'est donc à moy de passer la premiere ; Car Homere m'appelle toujors *Dorée*.

MERCURE. Ce n'est qu'un epitete, m'amie, qui ne fait rien à la verité de la chose ; car dans Gnide tu n'es que de marbre blanc. Homere s'est bien abusé en d'autres endroits, comme quand il appelle Apollon *pere des tresors*, luy qui a esté contraint de mandier, & que tu verras tantôt au bas bout, joiiant au Roy depouillé, \* parce que les voleurs luy ont dérobé sa couronne, & ses ornemens. Ce sera beaucoup si tu n'es pas toute la derniere.

\* Les chevilles de sa lyre.

LE COLOSSE DE RHODES. C'est à moy de passer devant ; car si je ne l'emporte par la qualité, je l'emporte du moins par la quantité ; & quoy que

je ne fois que de cuivre, on en pourroit faire de moy plusieurs d'or, si l'on vouloit: outre que je suis un chef-d'œuvre de l'Art, & veritablement l'unique, comme le Soleil, que je represente.

MERCURE. Il semble qu'il ait raison. Que ferons-nous Jupiter?

JUPITER. Il estoit bien besoin de faire venir ce grand Colosse, pour nous faire tous passer pour des Pygmées? Qu'il se retire; car le plancher de la sale n'est pas assez haut pour le faire entrer, ou qu'il se mette sur ses genoux en quelque coin vers la porte, s'il n'aime mieux se tenir debout à l'entrée, pour servir de decoration.

MERCURE. Voicy encore une autre difficulté, de sçavoir qui passera le premier d'Hercule ou de Bacchus. Car ils sont tous deux fils de Jupiter, tous deux de la main de Lyfippe, tous deux de même metal, sans qu'on puisse reconoître qui est le plus ancien dans les tenebres de l'antiquité.

JUPITER. Nous consommerons tout le jour en de vaines ceremonies. Que chacun se range comme il pourra, sans prejudice à la qualité, une autre fois on reglera les séances. Mais quel bruit est-ce que j'entens?

MERCURE. C'est qu'ils demandent les distributions ordinaires de Nectar & d'Ambrosie.

JUPITER. Il n'est pas question icy de faire bonne chere; Dy-leur que la chose presse, & que c'est une affaire d'importance.

MERCURE. Je ne sçay comment me faire entendre à tant de peuples differens? Il vaut mieux faire signe de la main, tout le monde m'entendra. Courage, les voilà un peu rassis. Parle, tout le monde a les yeux fichez sur toy.

JUPITER. Il faut que je te die mon infirmité. Tu sçais comme j'ay coûtume de tonner dans les Assemblées; maintenant, soit que la grandeur du peril m'effraye, ou cette foule nombreuse, je ne sçay plus où j'en suis, & j'ay oublié mon exorde.

MER-

MER  
suspect, &  
mal.

JUP  
debutois  
Dieux,

MER  
exorde d  
quelque  
font les C

JUP  
gement.

après l'a  
de réveil

vous n'e

quand j

& vous

au poin

manque

stay hic

Mnefité

que la

mais co

au Cera

nion, &

Car à q

donna c

quatre

promis

pensée

foule d

qu'à d

qui cri

que c'e

chay d

pe d'u

dojay

trouva

qui di

MERCURE. Tout est perdu ; car ton silence est suspect, & on le prend pour un indice d'un plus grand mal.

JUPITER. Je ne sçay par où commencer. Si je debitois par ce vers d'Homere, *Ecoutez moy, grands Dieux, & vous grandes Déeses, & ce qui fuit.*

MERCURE. Tu ferois mieux de prendre un exorde des oraisons de Demosténe, en y changeant quelque chose pour l'accommoder au sujet, comme font les Orateurs modernes.

JUPITER. Tu as raison ; c'est un grand soulagement. Je croy, Messieurs, que quand vous aurez appris l'affaire dont il s'agit, il ne sera point besoin de réveiller vôtre attention, ni vôtre courage. Car vous n'en avez jamais eu de plus importante, & quand je me taisois, la chose parle d'elle même, & vous reproche vôtre negligence. Mais pour venir au point dont il s'agit, puisque Demosténe me manque, je vous diray sans préambule, Que j'assistay hier avec quelques autres, au sacrifice que fit Mnesitée, pour estre échapé du naufrage. Lors que la ceremonie fut achevée, chacun se retira ; mais comme il n'estoit pas tard ; j'alay faire un tour au Ceramique, rêvant à la misere de nôtre condition, & à la mauvaise chere qu'on nous avoit faite. Car à quinze ou seize que nous estions, Mnesitée ne donna qu'un vieux Coq tout cattereux, & trois ou quatre grains d'encens pourry, après nous avoir promis pendant le peril des Hecatombes. Dans cette pensée, estant arrivé au Pecile, je vis une grande foule de peuple assemblé, tant sous les portiques qu'à découvert, autour de quelques personnes, qui crioient à pleine tête, & me doutay aussi-tôt que c'estoit une dispute de Filosofes. Je m'approchay donc pour l'entendre après m'estre envelopé d'un nuage, pour n'estre pas reconu, & couloy les plus proches pour me faire place. Je trouvay en arrivant que c'estoit l'Epicurien Damis, qui disputoit de la Providence, contre le Stoïcien

Timoclés, & l'avoit reduit à tel point, par la force ou la subtilité de ses raisons, qu'il ne sçavoit plus où il en estoit; dequoy Damis ne faisoit que rire, & pour le piquer davantage, il le railloit incessamment. Alors, cōnoissant le peril, & voyant que Damis avoit les rieurs de son côté, j'étendis la nuë qui me couvroit, sur le reste de l'Assemblée, qui se separa aussi tôt, croyant qu'il fût nuit, & remit la partie au lendemain. Cependant, j'en oyois plusieurs au retour, qui donnoient gain de cause à l'Epicurien, quoy que d'autres fussent d'avis, avant que de rien resoudre, d'atandre la fin de la dispute. Je vous ay donc assemblez dans cet intervalle, pour trouver quelque bon expedient. Vous voyez l'importance de l'affaire; & que si Damis l'emporte il ne faut plus esperer d'ôfrandes ni de sacrifices; si bien qu'il faut donner ordre, s'il se peut, que Timoclés gagne la victoire, & que l'afront en demeure à l'Epicurien. Que chacun se leve pour aler aux opinions.

M E R C U R E. Paix, Ecoutez! Que tous ceux qui ont droit de parler en cette Assemblée, le fassent en bon ordre & sans tumulte. Quoy! personne ne bouge? Ils se regardent l'un l'autre tout éperdus, comme s'ils avoient esté frapez de la foudre. Puissiez-vous devenir muëts comme des statuës, & retourner dans vôtre premier neant?

M O M U S. Pour moy, je ne trahiray point le public par mon silence, & diray mon avis librement, si l'on me le permet.

J U P I T E R. Parle, si tu as quelque chose à dire qui soit pour le bien general.

M O M U S. Je m'estois toujours bien douté, Messieurs, du mal-heur qui nous est arrivé; c'est à tort qu'on s'en prend à Epicure & à ses Disciples. Car quel autre sentiment peuvent avoir de nous les hommes, en voyant le peu d'ordre que nous aportons aux choses du monde? où le vice triomfe de la Vertu; où les innocens souffrent la peine des coupables; & où l'on a euead que des Oracles trompeurs & des que-

gner les, des divisions & des amourettes des Dieux, & autres choses semblables que content les Poëtes. Et vous trouvez étrange après cela, que quelques-uns en murmurent? Je m'étonne bien plus qu'il y en ait encore d'assez fots pour nous sacrifier. Je te prie, Jupiter, de me dire, car on peut parler icy en toute liberté, si tu t'es jamais avisé de faire une recherche exacte des méchans & des gens de bien, pour punir les uns & récompenser les autres? S'il n'avoit pris envie à Tesée de nettoyer les grands chemins de voleurs, feroit-il leur maintenant d'aler à Atènes? Et si Hercule à la persuasion d'Eurystée, n'avoit purgé la terre de monstres, où en seroit-elle aujourd'huy? Qui la délivreroit des Scirons, des Cercyons & des Pityocampes? Et que feroit-elle contre l'Hydre & les Harpyes, sans parler des Centaures & des chevaux de Diomède? Nous sommes assis tout le jour, les bras croisez, à regarder de quel côté vient le vent de quelque sacrifice, sans donner ordre à rien, & laissons tout aler à l'avanture; & s'il faut ainsi dire, comme il plaît à Dieu. Bien loin donc de trouver étrange ce qui est arrivé, je crains qu'il n'arrive pis, lors que les hommes commenceront à se deniaiser, & à reconoître que tous leurs vœux & leurs sacrifices sont inutiles, & que les choses n'en vont pas mieux pour cela. Il faut donc aler à la source du desordre, & ne pas tant songer à perdre nos ennemis, qu'à reformer les choses qu'ils trouvent à redire à nôtre conduite. Vous sçavez, Messieurs, que je parle sans passion & sans interêt, puisque ma divinité n'est reconuë que de fort peu de personnes; & que pour un Autel que j'ay, les autres en ont cent.

JUPITER. Laissons ce folâtre, qui ne cesse de crier contre les desordres, sans y apporter aucun remède. Il est bien aisé de reprendre, mais mal aisé de faire mieux, comme dit fort bien Demostène.

NEPTUNE. Pour moy, Messieurs, qui n'ay pas grand commerce avec la terre, & ne me mêle que du salut de ceux qui navigent; je suis d'avis de foudroyer

E S

cét

cét impie, qui nie nôtre Providence. Cela fera voir pour le moins, que nous ne laissons pas tous les crimes impunis, & empêchera que l'erreur ne triomfe presentement de la verité.

J U P I T E R. C'est bien chanté. Ne sçais-tu pas que nous ne sçaurions faire ni bien ni mal, si le Destin ne l'ordonne? Autrement, aurois-je laissé impunis les sacrileges qui m'ont coupé l'or de ma chevelure dans mon temple d'Olympie, & toy le pescheur qui t'a emporté ton trident à Gereste? D'ailleurs, il ne faut pas prendre un conseil qui ternisse nôtre gloire. Si nous faisons mourir celui cy avant la fin de la dispute, on dira que nous en apprehendions l'évenement.

N E P T U N E. Pren un autre avis, si le mien ne te plaît pas.

A P O L L O N. S'il estoit permis à un jeune homme qui n'a point encore de barbe de parler parmy tant d'illustres vieillards, je ferois quelque proposition qui ne seroit pas peut-estre inutile.

M O M U S. La chose est si importante qu'il faut entendre tout le monde; sans s'atacher scrupuleusement aux loix, lors qu'on est sur le point de les perdre. D'ailleurs, quoy qu'Apollon soit sans barbe, il est un des plus anciens Dieux, & des confidens de Saturne, \* joint qu'il a un fils tout barbu, & qu'il fait profession de sagesse; si bien qu'il a interet de montrer qu'il n'a pas perdu son temps sur le mont Helicon avec les Muses.

A P O L L O N. Ce n'est pas à toy à m'en donner la permission, mais à Jupiter.

J U P I T E R. Je te la donne, Parle.

A P O L L O N. Je sçay que Timoclés est plein de pieté & d'érudition, dont il tire un grand profit dans l'institution de la jeunesse. Mais comme il réussit en particulier, il se fait moquer de luy en public, à cause de sa timidité; outre qu'il parle avec tant de contention, qu'il s'embarasse luy-même, & quand il veut le mieux faire, c'est alors qu'il fait le plus mal. D'ailleurs on dit que ses pensées sont si subtiles & si

\* Du Se-  
nat de son  
tems.

délicates que la pointe s'en émouffe, pour estre trop fine; & ce qu'il dit est si obscur, qu'on a de la peine à le comprendre. Or vous sçavez que la clarté est la principale partie du discours.

MOMUS. O le plaisant Orateur, qui se coupe la gorge à luy-même! As-tu oublié que tes Oracles sont si ambigus, qu'ils auroient besoin d'un autre Apollon pour les interpreter? Tu ne devois pas te presser tant de parler, pour ne rien dire qui vaille. Mais encore quel est ton avis?

APOLLON. De donner à Timoclés un homme qui parle pour luy.

MOMUS. Cela seroit bon, de le voir disputer par trucheman? Mais à propos, puis que tu es Proféte, ne sçauois-tu dire ce qui arrivera de cette dispute, dont tu nous vois si fort en peine?

APOLLON. Je n'ay pas icy les instrumens nécessaires pour cela.

MOMUS. Tu sçais bien te sauver à propos.

JUPITER. Parle, mon fils, sans donner cause gagnée à cet imposteur, comme si ton sçavoir dependoit de quelques vaines ceremonies.

APOLLON. Je le veus, quoy qu'il fût plus à propos de le faire à Delfes ou à Colosofone, où nous avons l'eau, l'encens, & le trepié. Mais il faut tâcher de s'en aquiter, puis que Jupiter le commande.

MOMUS. Pour le moins parle clairement, qu'il ne faille point un second Oracle pour t'expliquer.

\* Car tu vois bien dequoy il s'agit; & ce n'est pas une piece qu'on te fait comme autrefois, pour t'éprouver.

\* Il fait allusion à la tromperie de Creon.

JUPITER. Arrête, le voilà qui entre en fureur. Voy comme sa couleur se change, ses cheveux se dressent, sa gorge s'enfle, ses yeux se tournent, son corps se tremouffe. Enfin, il ouvre sa bouche sacrée, & profetise.

APOLLON. Ecoutez, Troupe Celeste, les Oracles de Fœbus, sur la contestation captieuse de deux Sophistes armez de subtilitez & d'impostures. Il y aura

aura grand bruit de part & d'autre, & beaucoup de paroles perduës. Mais lors que le Vautour aux ongles crochuës, aura empoigné la sauteréle, les corneilles anonce-pluyes jéteront les derniers cris, & les mulets remporteront la victoire, tandis que l'asne frapera de sa corne ses petits aux piez-legers.

J U P I T E R. Dieux, l'horrible prediction! Mais que veut ce bouïfon, de s'étoûfer ainsi de rire?

M O M U S. Qui ne riroit d'un Oracle si clair & si intelligible? Sçauroit-on dire plus nétement, qu'Apollon est un Charlatan, & nous des asnes bâtez, d'ajôiter foy à ses impostures?

H E R C U L E. Quoy qu'étranger dans le Ciel, je ne laisseray pas de dire mon sentiment, si Jupiter le trouve bon. Je suis d'avis de laisser commencer la dispute; & si l'on voit que Timoclès ait du pire, je renverseray le portique sous lequel ils sont, sur toute la troupe.

M O M U S. Voilà l'avis d'un méchant homme, de vouloir enveloper en même cause l'innocent & le coupable. Mais l'opinion n'est pas seulement cruelle & barbare, elle est sotté & impertinente. Car tu dois avoir appris depuis que tu és dans le Ciel, que tu ne peux rien sans l'ordre des Parques, & que ce sont elles qui font tout.

H E R C U L E. Quoy! ce n'est pas moy qui ay tué le lion de Nemée, & l'hydre de Lerne?

M O M U S. Non, ce sont les Parques par ton entreprise.

H E R C U L E. Et maintenant, si un sacrilege a pillé mon Temple, ou renversé ma statuë, je ne m'en pourray venger, si elles ne le veulent? Si cela est, je vous diray librement, comme un grossier Beocien que je suis, qui dis les choses comme je les pense, que j'aime mieux quiter le Ciel, & descendre dans les Enfers, où je seray pour le moins respecté des Ombres.

J U P I T E R. Voilà un habile-homme, qui sourmit des armes à son ennemy contre soy-même? Mais qui est

est ce beau fils si poly , avec ses cheveux retrouffez à l'antique ? \* C'est ton frere, Mercure, qui se tient au marché près du Pécile , & est tout luisant à force d'être froté d'huile , pour servir de moule aux Fondeurs & aux Statuaires. Qu'as-tu à courir , Hermagoras, y a-t-il quelque chose de nouveau ?

\* Statuë  
d'airain,  
de Mercu-  
re, au  
marché  
d'Atènes.

HERMAGORAS. Oüy, & qui merite qu'on y donne ordre promptement. Car comme on m'accoutumoit & qu'on me frôtoit, pour l'usage que vous sçavez, j'ay veu arriver deux mornes & pâles Athlètes, qui se preparoient au combat, suivis d'une grande foule de peuple.

JUPITER. Nous sçavons ce que c'est, Parle; Le combat est-il commencé ?

HERMAGORAS. Ils n'en sont encore qu'aux injures; mais ils estoient prests d'en venir aux mains, quand je suis party.

JUPITER. Il ne reste plus, Messieurs, que d'écarter les nuages qui nous dérobent leur veüe, & de les regarder faire. Que les heures tirent les rideaux du Ciel, & en ouvrent toutes les portes. Dieux, la grande multitude! Mais Timoclés me paroît tout interdit. je crains bien qu'il ne succombe. Toutefois, il n'y a plus moyen d'y donner ordre, il ne reste qu'à faire des vœux pour luy en particulier.

TIMOCLES. Hé bien, impie! Tu dis qu'il n'y a point de Dieux, & qu'ils ne se mêlent point des choses du monde ?

DAMIS. Dy-moy premierement ce qui t'oblige à en croire.

TIMOCLES. Non, c'est à toy de répondre.

DAMIS. Nullement, c'est à toy.

JUPITER. Le nôtre fait mieux, en ce qu'il crie le plus fort; Courage, Timoclés, crie bien-haut, afin qu'on ne puisse entendre les raisons de ton adversaire; car c'est en cela que consiste la victoire.

TIMOCLES. Par les Dieux, je ne répondray pas le premier.

DAMIS. Parle donc, puisque tu en as juré; mais  
du

du moins que ce soit sans injure, & puis je te feray réponse.

**TIMOCLES.** Dy-moy, méchant; Croy-tu que les Dieux ne se mélient point des choses du monde, & que tout se fait à l'avanture.

**DAMIS.** Oüy.

**TIMOCLES.** Et vous ne lapidez pas un homme qui tient une si pernicieuse doctrine?

**DAMIS.** Tu-as tort d'émouvoir contre moy le peuple; Il ne me faut pas vaincre par la crainte, mais par la raison. Tu devrois pour le moins te montrer aussi patient que tes Dieux, qui ne me font aucun mal.

**TIMOCLES.** Ils t'en feront, méchant; & ne laisseront pas un si grand crime impuny.

**DAMIS.** Ils ont assez d'autres affaires sur les bras, si l'on t'en veut croire, puis qu'ils se mélient de tant de choses. C'est pourquoy ils ne punissent pas tes parjures, pour ne rien dire du reste, puisque je l'ay promis; car ils ne pourroient pas, à mon avis, prouver mieux leur Providence, qu'en te faisant perir. Mais peut estre qu'ils sont bien loin maintenant, chez les Ethiopiens irréprehensibles, où ils vont souvent dîner, & même sans qu'on les en prie.

**TIMOCLES.** Que faut-il répondre à un si impudent Soffiste?

**DAMIS.** Il ne faut qu'alleguer les raisons que tu as, pour prouver une providence, sans te métre en colere; car il y a long-tems que je les atans.

**TIMOCLES.** Les voicy. Premièrement le bel ordre du Monde; le cours réglé des Astres & des Saisons; la composition admirable des plantes & des animaux; leur production encore plus merveilleuse; la façon de conoître, de voir, de se mouvoir, de se nourrir.

**DAMIS.** Tu poses ce qui est en dispute; car je ne nie point tout cela, mais je nie que ce soient des effets de la Providence. C'est assez que les choses conservent leur Nature, sans que personne s'en mêle; mais

tu appelles ordre, ce qui n'est qu'une necessité, & pen-  
ses que c'est assez, pour prouver ta providence, de dire  
comme les choses sont ; mais c'est un foible Argu-  
ment, apportes-en un autre.

TIMOCLES. Je ne croy pas qu'il soit besoin  
d'autres preuves, outre le consentement general des  
hommes, qui est comme la voix de la Nature.

DAMIS. On n'en sçauroit tirer de consequence  
bien forte, parce qu'ils adorent tous des Dieux diffe-  
rens. Les Scythes un Cimeterre, les Thraces un fugi-  
tif de \* Samos, les Phrygiens la Lune, les Ethiopiens  
le jour, les Cylleniens Falés, les Assyriens une Colom-  
be, les Perses le Feu, les Egyptiens l'Eau ; Car ils ado-  
rent tous en commun cet Element, quoy qu'en parti-  
culier chacun ait son Dieu separé ; les uns un Taureau  
ou un Singe, les autres une Cigogne ou un Crocodile ;  
Ceux-cy des Oignons, ceux-là un Chat ou un monstre  
à tête de Chien. Il y en a qui adorent l'épaule droite,  
les autres la gauche, ou la moitié de la tête. Quelques-  
uns, un plat ou un gobelet de terre. Y a-t-il rien de  
plus divers & de plus ridicule ?

TIMOCLES. Mais ils s'accordent pour le moins  
tous en ce point, qu'ils adorent une Divinité, quoy-  
qu'ils ne la cōnoissent pas.

MOMUS. Ne disois-je pas bien, Messieurs, qu'on  
examineroit un jour toutes ces fadaïses, & qu'on s'en  
riroit ?

JUPITER. Tu as raison, j'y donneray ordre, dès  
que le peril sera passé.

TIMOCLES. Venons aux Oracles & aux Pre-  
dictions qui sont de nouvelles preuves de la Providen-  
te & de la Divinité.

DAMIS. Ne parle point de ces monstres à double  
visage, comme les portraits de Janus ou de Mercure,  
ou bien je te demanderay duquel tu te veus servir, si  
ce sera de celuy de Cresus qui luy coûta si cher, ou de  
quelqu'autre ?

MOMUS. Il touche les choses que je craignois le  
plus ; où est nôtre Profète, qu'il vienne défendre sa cau-  
se ?

JUPITER,

JUPITER. Ah! que tu-és importun, Momus avec tes bouffonneries hors de saison!

TIMOCLES. Ne vois-tu pas que tu renverfes les Temples & les Autels, par ces maximes?

DAMIS. Nullement. Il ne m'importe que l'on brûle des parfums qui sentent bon, ni qu'on égorge des victimes, dont on fait après bonne chere. Mais je voudrois bien avoir renversé l'Autel de la Diane des Scythes, sur lequel on immole des hommes.

JUPITER. Que voilà un insolent maraut, qui parle indifferemment de tout, sans reverer ce qu'il n'entend point, ni distinguer l'innocent d'avec le coupable.

MOMUS. Il n'en trouvera gueres parmi nous, où il n'y ait quelque chose à dire; & je crains qu'il ne s'en prenne à toy-même.

TIMOCLES. N'entens-tu pas tonner Jupiter?

DAMIS. J'entens bien tonner; mais si c'est Jupiter ou non, je m'en raporte à ceux qui viennent de Candie, qui disent qu'il est mort, il y a long-tems, & qu'on y montre encore son sepulchre.

MOMUS. Voilà ce que j'atendois. Quoy! tu pâlis, Jupiter. Faut-il craindre un pövre Filofofe?

JUPITER. Ne vois-tu pas que le peuple luy applaudit?

MOMUS. Où est donc maintenant ton pouvoir? Toy qui enlevés d'un seul coup, les hommes & les élemens.

TIMOCLES. Dy-moy, impie, n'as-tu jamais esté sur mer?

DAMIS. Oüy, fort souvent.

TIMOCLES. N'as-tu pas pris garde qu'outre les voiles & les rames qui faisoient mouvoir ton vaisseau, il y avoit encore quelqu'un à la poupe qui le conduisoit, sans quoy il se fût égaré?

DAMIS. Il est vray.

TIMOCLES. Et tu crois que ce grand vaisseau de l'Univers soit sans conducteur, lors que le moindre petit navire ne se peut passer de Pilote:

DA

DAMIS. Jete veus convaincre toy-même, par ton exemple. Dy-moy, protecteur des Dieux, As-tu vu un Pilote, qui ne donne ordre que son vaisseau aille bien? Mais ton Pilote de l'Univers laisse tout aller à l'abandon. \* Il se sert pour la conduite de son navire, de gens qui n'y entendent rien. Tel commande qui doit obéir; & les plus sots sont souvent les maîtres. Considere ces Grands hommes, qui estoient capables, s'il faut ainsi dire, de conduire tous seuls la Barque; & bien loin d'y avoir quelque part, ils n'avoient pas seulement place au fonds du Navire, tandis que des méchans ou des furieux estoient au gouvernail. Il ne faut donc pas s'étonner qu'un Vaisseau si mal conduit, fasse souvent des naufrages. S'il y avoit un sage Pilote, † il donneroit les emplois toujours aux plus dignes, & occuperoit chacun à ce dont il est capable, châtieroit les méchans, récompenseroit les bons, & rendroit l'Univers florissant. Si tu m'en crois donc, tu prendras une autre comparaison; car celle-cy cloche.

\* L'ordre des hommes n'est pas celui de Dieu.

† Il ne fait pas naufrage, mais ceux qui le conduisent.

MOMUS. Voilà nôtre ennemy qui triomfe, & qui vogue à pleines voiles

JUPITER. Il est vray, Momus; car nôtre Avocat n'est qu'une beste, & ne dit rien que de commun & de trivial.

DAMIS. Si tu n'as autre chose à dire, nous n'avons qu'à nous retirer.

TIMOCLS. Qui quite la partie la perd, il faut donc que tu confesses que tu es vaincu.

DAMIS. Tout ce que tu voudras, pourveu que tu ne m'importunes plus.

TIMOCLS. Tu ris, fils de putain, qui as égorgé ton frere, & couché avec ta sœur, sans parler de tes autres abominations. Mais tu ne m'échapperas pas, si tu échapes à la vengeance Divine; car je t'allommeray tout à cette heure à coups de pierres.

JUPITER. Grands Dieux! l'un s'en va tout riant, & l'autre le suit tout furieux; Que ferons-nous en cette extrémité?

MOMUS. Le plus court, à mon avis, est de ne faire semblant de rien, & de croire le Poëte, qui dit, *Qu'on n'a de mal, que ce qu'on s'en fait.* Qu'importe qu'il y en ait de cette opinion, pourveu que la foule soit de nôtre côté.

JUPITER. Ha! Mercure, j'aimerois mieux un amy fait de la sorte, qu'un milion d'autres.

## LE SONGE OU LE COQ. DIALOGUE

DU SAVETIER MICYLE ET DE  
SON COQ.

*Sous la metempsychose de Pythagore, il décrit les inconvénients des richesses, & les avantages de la pôvreté.*

MICYLE. **Q**ue le Diable emporte le Coq, qui m'a éveillé comme j'estois dans la plus haute felicité que puisse posseder un mortel, & n'a pas souffert que je donnasse quelque relâche à ma pôvreté. Mais quelle mouche le piquoit de chanter de si bonne heure? Car ce profond silence me fait voir qu'il n'est pas encore jour, outre que je ne sens point ce froid piquant qui annonce sa venuë. On diroit qu'il garde la Toison d'Or, ou les Pommes Hesperides, tant il est soigneux & vigilant. Mais il ne le portera pas loin; car je luy tordray le cou dès qu'il sera jour, pour recompense de m'avoir éveillé si matin.

LE COQ. Je pensois te faire plaisir mon maître, de t'éveiller de bonne heure, pour gagner dequoy subvenir à ta pôvreté; & si tu m'avois creu, tu aurois déjà remis un bout à un soulier, ou refait quelque pantoufle. Mais une autrefois je me tairay, puis que cela te déplaît, quand tu devrois mourir de faim.

Pren